

le jour de vos nocés.” —: “Vous avez qu’à voir, on lui dira si on le voit”, ripostaient nos jeunes polissons en ceinturant la voiture à la façon des mouches qui encerclent les cornes d’un bœuf. “On en a déjà vu des faiseurs de lois de votre espèce; vous nous “amanchez” pas ! Vous prêchez à votre aise en haut de vos échelles, mais descendez donc jusqu’ici. Quand un homme n’a pas peur à sa peau, il fait la moitié du chemin !”....

On bravait et défait alors le “choyen”, en lui montrant tour à tour le poing droit puis le gauche, en lui disant: “Celui-ci, c’est la mort; celui-là, six mois de maladie; si vous ne le croyez pas, fouillez-nous.”

En face de ce tas de morvassons, le “choyen” rageait, arrêta son cheval, prenait son fouet, mais à la moindre menace de nous poursuivre, d’ailleurs, c’est ce que nous désirions le plus, nous prenions la fuite comme des chevreuils apeurés.

Ces “choyens” vendaient aussi du charbon de bois destiné aux plombiers, car dans ce temps-là, contrairement à ce qui se pratique d’une manière si générale de nos jours, personne n’employait de charbon de bois pour allumer les poêles....

En voyant ainsi passer ces voitures chargées de “dalles”, les gens disaient, par habitude, suivant le dicton populaire: “Tiens! il va mouiller, voici les dalles qui arrivent.” Plus loin, d’autres reprenaient, à leur tour, en apercevant les échelles. “Bon ! on va avoir encore du feu, voilà les échelles qui passent.”

Or, c’est précisément en raison de ce présage imaginaire que le passage des “choyens” était si mal vu.

Extrait des *Scènes Faubouriennes d’Autrefois.*

GEORGES CÔTE.

